

Winnipeg – 6 h 20

par

Bertrand Nayet

L'hélice du second moteur commença à tourner. Le tuyau d'échappement crachota une fumée noire et grasse. Les toussotements du démarrage se changèrent en ronronnement, puis en un rugissement qui devint un long son de gorge monocorde, vibrant et hypnotique. L'avion roula vers la piste de décollage. La rosée frémissait sur les ailes argentées. En bordure de la piste, les feux de signalisation pâlissaient dans la lumière de l'aurore. L'accélération de l'avion, le passage de plus en plus rapide des ombres longiformes du petit matin modifiaient la perspective du paysage et la géométrie du monde. Les objets semblaient se jeter vers l'avion, se distendre, se tordre, se tendre un bref instant comme autant de ressorts et se détendre pour s'étirer vers l'infini.

La vitesse accentuait chaque irrégularité du béton, et les chocs résonnaient contre mes semelles; puis, une absence, un vide, aucun choc, une atténuation subite des vibrations, le calme de l'air, la douceur de la vitesse aérienne. Le vrombissement sourd, monotone des moteurs, déjà presque familier, étouffait les sens dans son cocon ouaté.

Sur la trame des rues de Winnipeg qui s'éloignait, les véhicules paraissaient ralentir à mesure que nous nous élevions. Le bimoteur pointa vers le Nord; il nous emportait, moi et les quelques passagers, vers les forêts septentrionales du Manitoba. Ces forêts qui sont un voile immense et fragile au roc précambrien du Bouclier canadien. Notre ascension donnait à la plaine où serpentaient de sinueuses forêts-galeries l'apparence d'une courtepoinde de bosquets vert sombre, de champs moissonnés, de pâturages grillés par la sécheresse d'août et de jachères noires. Les carrés de terre issus d'un limon fuligineux évoquaient en moi le souvenir de la chaleur moite d'un jardin

*peignaient des silhouettes moirées
 blanches vertes blancheverte
 blancheverteblancheverteblanche
 verteblanchevertetranchebrêvesam
 blerêvesableventresanchetrancheve
 rteblancherêvehanche*

Les premiers lacs, flaques d'eau prises entre le roc et la terre, cernés d'arbres de plus en plus abondants, ponctuaient le paysage qui s'étalait à quatre ou cinq kilomètres sous l'avion. Quelques nuages s'interposaient entre mes yeux et le miroitement du soleil sur les eaux sombres sur ma nuque contre mon dos les rayons solaires frappent à grands coups – un léger

*nuage voile fragile passe
 devant le soleil tempère sa
 vigueur un bref instant hélène
 portait un chemisier si fin trempé
 de sueur il y avait deux soleils
 bruns cuivrés qui pointaient
 derrière le fin tissu qui collait à sa
 peau*

Mon café tremblait dans la tasse qui tressautait légèrement sur la tablette escamotable. Des nuées grises léchaient les ailes de l'appareil. Bientôt, le ciel et le sol s'estompèrent, masqués par l'accumulation des vapeurs blanches et impalpables. Des filets d'eau zébraient les ailes grises dégoulinent sur mon visage rafraîchissent mes yeux glissent sur mon cou ravivent une écorchure encore à vif filent le

*long de mon dos – l'eau claire
 et glacée du puits artésien joue
 avec les rayons du soleil j'en
 avale de longues lampées qui
 engourdissent ma gorge je
 passe ma tête sous le jet un
 carcan de froid étreint mon
 crâne dégouline sur mon visage
 je frissonne m'ébroue et donne
 vie à des centaines d'étincelles
 éphémères larmes de soleil au
 bord des yeux d'hélène des larmes
 brillaient aussi dans la lumière
 pâle de l'aube*

L'avion perça soudain la couche de nuages et nous naviguâmes bientôt très haut par-dessus l'étendue blanche, ouatée, moutonneuse qui s'enflait par endroit de coussins boursoflés s'élevant depuis l'horizon en hautes enclumes dégradées

blancs bleu acier gris électrique
 – ces masses s'avancent roulent
 exhalent une rumeur grave de
 bronze vibrant comme les
 ruines d'une cathédrale – les
 mouches deviennent plus
 chatouilleuses *les mains les*
doigts d'hélène aussi chatouillent
ses ongles griffent l'eau du puits
 a ravivé l'écorchure sous mon
 oreille – les feuilles des
 trembles frémissent tourbillon-
 nent sur leur pétiole vertargent
 vertargentvertargentvertargent
 vertargentvertargentvergeartve
 ragevertnagevergenagevergera
 ge – la pluie l'orage approchent
 j'avale une dernière gorgée et
 retourne dans le jardin – une
 fraise éclate son rouge vif dans
 son écrin vert *ce matin quand les*
premiers rayons caressaient la
cime des arbres j'ai vu des veines
rouges dans les yeux d'hélène les
 chapiteaux des cumulo-nimbus
 ont encerclé l'horizon ils se
 dressent derrière le bois comme
 un mâle qui se cambre avant
 d'éjaculer sa semence – le vent
 fait bruire les feuilles et s'agiter
 les branches les nuages gonflent
 le soleil se fane et n'est plus
 qu'un iris jaune terni derrière
 une longue chevelure de
 vieillard *hélène est blonde ou*
rousse selon l'endroit où mes
mains se posent sur son corps le
 tonnerre roule et rebondit

sourdemment comme une peau
de tambour mouillée derrière
les arbres *les rayons entrent*
obliques par les persiennes rayent
les murs de la chambre l'océan
démonté des draps et tracent des
courbes de niveau sur les deux
corps enlacés dans la lumière
encore mauve bientôt bleue du
petit matin – moi éreinté par une
nuit de voyage peut-être un peu
voyeur je me suis assis sur un pouf
en cuir il y avait une couronne de
fleurs sauvages pas tout à fait
sèches sur un coin du lit
Il y eut

un mouvement une

rupture

du moment
une flexion de membres qui
bouleversa le relief des draps et
redessina la carte du lit une bande
claire s'est posée sur une toison
d'ébène lustrée un triangle de nuit
près de l'un des angles à la limite
de l'aine et du ventre le tatouage
d'une orchidée

CIRCÉ

J'AI AUSSI FAIT TATOUER UNE MANTE RELIGIEUSE À TROIS
CENTIMÈTRES DE MON CLITORIS
ÇA TE FAIT DÉBANDER BONHOMME

dans le jardin le vent forcit un
grondement se répercute sec
sous la voûte des nuages roule
un moment et va ricocher sur
les troncs craquants les nuées
s'épaississent de plus en plus
tourmentées – j'y vois naître et

mourir des formes inquiétantes
des êtres éphémères – la peau
du ciel résonne à nouveau *ce
matin les poings crispés les
phalanges blanchies d'hélène
cognaient faisaient résonner mon
corps ses cheveux arrachaient des
éclats roux aux rayons du soleil
qui perçaient entre les arbres
immobiles à l'orée du bois qui
plie sous les premiers assauts
de l'orage sur le cheval rendu
nerveux circé me fait un signe
de la main sa courte chevelure
tourmentée par la tempête*

Circé était arrivée à la ferme d'hélène un soir de juin. La complicité qui unissait les deux femmes fut tout de suite évidente. «On se connaît depuis qu'on est haute comme ça!» me dit Hélène. L'arrivante avait peu de bagages et s'installa dans la chambre d'amis. Hélène et Circé avait des rires gourmands que l'étincelle d'un regard échangé suffisait à allumer. Elles partaient souvent toutes deux sur le même cheval, dans les chauds après-midi de juillet le ciel est maintenant complètement obscurci par des masses tourmentées mais une luminosité

intérieure une sorte d'incandescence émane des arbres aux feuilles affolées des herbes couchées par les rafales des bâtiments figés au cœur des tourbillons et de l'atmosphère elle-même *ce matin les ombres des persiennes glissaient lentement sur le corps de circé dans le calme du petit matin le premier éclair de l'orage à venir jaillit de la gorge d'hélène elle venait d'ouvrir la porte de la chambre le souffle d'air fit tourbillonner les volutes de fumée de ma cigarette dans les angles de soleil qui cisailaient l'espace le cri d'hélène fit courir*

*une griffe brûlante sur mon cou la
porte claqua j'ouvris la porte
courus à la suite d'hélène la saisis
par le bras elle se retourna d'une
torsion du poignet son bras se
libéra ses poings martelèrent ma
poitrine mes bras mon visage mon
ventre les larmes d'hélène
scintillaient dans les rayons
matinaux disparaissaient dans la
poussière de la cour*

le deuxième éclair frappe dans
le bois vers la fin de l'après-
midi j'aperçois la brève et
intense raie lumineuse du coin
de l'œil et le rugissement du
tonnerre claque contre mes
tympan - le vent disperse la
chaleur odorante de la terre la
pluie approche les éclairs
tranchent l'espace le tonnerre
sonne résonne et rebondit le
vent siffle et fouette les
branches tordues grincent et
crient l'épée brutale des éclairs
d'acier le bronze rond des sons
la bête aux sabots lourds
gronde tombe roule et tonne la
pluie le ronflement des feuilles
où s'accroche le tonnerre la
pluie le pas d'un cheval qui
saute et passe avance saute la
pluie glisse tire ses rideaux un
bruit continu d'anneaux de
cuivre glissant sur une tringle
de fer creuse siffle geint crie fuit
se raidit gifle ma peau plaque
l'herbe au sol et alourdit les
sabots d'un cheval la cavalière
collée à l'échine de l'animal
vêtements transparents collés
au corps les sabots tombent

glissent hésitent montent le tonnerre retombe et roule un sabot dans la boue une marque ronde un souffle de tempête et de bête épuisée frisson sur la terre tressaillement sur le dos de l'animal arrêté tête basse crinière pendante déchirée cavalière victorieuse accrochée à l'échine fumante circé j'ai froid la pluie s'intensifie les rafales la poussent en d'immenses voiles liquides qui heurtent mon corps en gifles compactes douloureuses impalpables elles disparaissent en ruisselets glacés me laissent combatif et pantois circé et son cheval blanc disparaissent derrière les lambeaux de pluie avant d'atteindre l'ombre imprécise des arbres sur le fond de la note grise immense et soutenue de milliards de gouttes émerge le clapotis de pas dans les flaques une main touche mon épaule hélène est là elle est nue

elle et moi sous la douche le soleil du petit matin un jour de mai la fraîcheur de l'air la tiédeur de l'eau la douceur glissante du savon sur son ventre l'odeur musquée de ses aisselles qui se dissout des gouttes perlent les gouttes éclatent sur son corps et ruissellent sur sa peau j'ai dû faire un mouvement vers elle car elle esquisse un recul et serre les poings les bras tétanisés le torse jeté en avant comme ces figures de

proue des anciens vaisseaux de
ligne battues par les vagues ses
yeux sont rougis ses cheveux
plaqués par la pluie suivent les
contours de son visage
elle n'a aucun geste de pudeur
elle est là

– non! ne me touche pas!

– tu sais ce matin, dans cette
chambre... il ne s'est rien passé
je n'ai pas couché avec circé je
ne l'ai même pas touchée elle
ne savait même pas que j'étais
là

– tu n'avais pas le droit!

– je ne sais même plus pourquoi
je suis entré dans sa chambre
j'étais fatigué... des idées qu'on
se fait la nuit sur la route

– tu n'avais pas le droit!

– mais ce n'est pas comme si toi
tu n'avais rien fait avec circé, tu
crois que je n'ai pas compris
pourquoi vous insistiez
toujours pour faire la sieste,
pourquoi elle est demeurée ici
tout ce temps, pourquoi vous
partiez si longtemps à cheval,
pourquoi il n'était jamais
fatigué après de si longues
promenades: vous n'alliez
certainement pas cueillir des
fraises, alors si moi je n'ai pas le
droit de la regarder...

– tu n'avais pas le droit! c'est
elle qui veut de moi! tu n'avais
pas le droit! elle est à moi!

– tu ne peux même plus voir
que c'est elle qui se sert de toi,
tu penses que tu peux t'envoyer
en l'air avec la première venue
et que je vais simplement vous

laisser faire, que moi,
bonhomme, je vais tenir les
chandelles et attendre que tu
veuilles bien me reprendre
dans ton lit!

– ça te faisait si mal que ça?

– non mais qu'est-ce que tu
crois que je suis

– ça aurait pu marcher, tu sais,
à trois, si tu n'étais pas si
possessif

– parce que toi tu n'es pas
possessive: «tu n'avais pas le
droit», peuh! elle t'a si bien
enjôlée que tu ne sais pas que
tu ne te possèdes même plus!
pour qui ça aurait pu marcher
elle serait très contente de me
voir partir, tu ne veux même
plus supporter que je la regarde
– tu n'avais pas le droit!

– et ça recommence! non je
n'avais pas le droit mais elle,
quel droit avait-elle de nous
séparer?

– elle dit que si tu pars c'est que
tu auras décidé de te séparer de
nous

– mais... non mais...eh bien ça...
je vois, eh bien tu auras au
moins l'esprit tranquille tant
que tu croiras ce qu'elle te dit,
je pars

– tu pars? mais tu ne peux pas...
et moi? et nous?

– qui nous? toi et moi? ou circé,
toi et moi?

– bien, nous

la pluie tombe toujours

je me retourne avant d'entrer
dans la maison hélène est
tournée vers moi les épaules

ployées sous la chape de pluie
les bras croisés recouvrent ses
seins elles frissonne et fixe sur
moi des yeux vides
derrière elle circé sourit debout
déhanchée à côté du cheval un
bras sur l'encolure – elle fait
monter hélène sur l'animal
fatigué et les conduit tous deux
jusqu'à l'écurie – dans la
maison après les tambours de
l'orage et les cymbales de la
pluie le silence est à la fois
oppressant et libérateur

Une pression enveloppa mes oreilles: l'avion amorçait sa descente.